

LES PIONNIERS DE L'HISTORIOGRAPHIE PROVENÇALE

« Enfin Bouche nous vint et le premier en France... ». Dans la préface de sa *Chorographie*, publiée en 1664, Honoré Bouche est son propre Boileau : personne avant lui n'a véritablement écrit l'Histoire de la Provence. Cette prétention ne semble point avoir été contestée.

Honoré Bouche n'a pas manqué de successeurs pendant la période classique dont les derniers feux ont éclairé le siècle des lumières, de Gaufridi jusqu'à Papon qui est le plus souvent cité. Mais il eut aussi des prédécesseurs. Leur antériorité est pour nous un gage d'originalité. Car elle les situe à une époque où le joug du conformisme pesait moins lourdement sur les esprits et sur les plumes et où la Provence se sentait bien plus proche de ses propres racines et des promesses sinon de son baptême du moins de son mariage avec le Roi Très Chrétien. Bouche reconnaît l'existence de certains de ses devanciers mais il les tient pour négligeables. Il s'incline cependant devant trois hommes qui s'ils avaient voulu ou s'ils avaient pu... Hélas, ils n'ont rien laissé de consistant. Pas plus le R.P. Jacques, augustin, que Polycarpe de la Rivière, le chartreux de Bonpas, ni surtout, planté entre ces deux illustres inconnus, l'illustrissime, l'immortel Nicolas Claude Fabri de Peiresc. Combien il nous faut regretter que cet homme incomparable, aux curiosités si fécondes et au savoir universel, dont l'éloge funèbre fut prononcé en 1637 à Rome en pas moins de 40 langues, devant un fastueux parterre de cardinaux et d'académiciens, n'ait pas eu le temps ou la persévérance d'écrire l'histoire de son pays. Le savant Honoré Bouche qui participa en langue provençale à cette Panglossie, ignorait manifestement en écrivant ces lignes qu'un *Abrégé de l'histoire de Provence* dédié par Peiresc au président d'Oppède était depuis trente ans « prest à estre imprimé ». Ne le savait-il vraiment pas, comme M. Brun, ou préféra-t-il ne pas le savoir, à la manière d'Escartefigue ?

Je vous épargnerai le récit de ma découverte du manuscrit validé par cette mention, justifié par cette dédicace et conservé sous ce titre au sein du registre f.f. 32605 de notre Bibliothèque nationale. Le seul fait de cette identification sous ce numéro de catalogue datant de 1902 suffit à prouver que cette découverte n'entre pas dans la catégorie des inventions.

D'heureuses circonstances m'ont simplement permis d'aller plus loin avec le concours de mes collègues et amis Michel Feuillas et Laurent Aubanel. L'*Abrégé de l'histoire de Provence* flanqué de divers textes connexes parmi lesquels les *Eloges des comtes et autres grands personnages de Provence*, un *Discours historiques de la Noblesse de Provence* et, ce qui est ici le plus important, une *Censure de ceux qui ont écrit l'histoire de Provence* ont été exhumés, commentés, édités et enfin imprimés en 1982 pour être soumis avec 350 ans de retard aux appréciations des personnes plus qualifiées que nous pour juger de leur contenu, de leur portée, de leur signification et éventuellement de leur authenticité. Sur ce point liminaire, le doute autorisé par la déclaration négative de Bouche, le mutisme de Gassendi, certains ragots de Haitze, les regrets de Gaufridi, le silence de Papon, n'a point résisté dans notre esprit aux preuves formelles ou circonstancielles découlant de l'analyse des textes, des réflexions et du ton même de l'auteur. Elles ont été corroborées in extremis par le témoignage écrit de Charles d'Hozier. Ce certificat d'origine que le dieu protecteur des détectives amateurs ou des historiens en herbe m'a permis de recueillir dans les griffonnements couvrant certaines marges des registres 32605, 32604 et 32601, explique et déplore, sous la plume d'un des principaux magistrats du royaume, la disparition de ces manuscrits peiresciens pour cause de détournement et recel par le Père Dominique de Briançon de 1670 à 1704 environ. Une disgrâce qui se perpétuera jusque vers les années 1850 pour cause de séquestration dans le Cabinet même des sieurs d'Hozier, juges d'armes de France de père en fils ou d'oncle à neveu. Elle sera prolongée par une longue quarantaine dans les limbes de la Bibliothèque impériale puis nationale en attendant une identification officielle suivie d'une inscription réglementaire dans un catalogue publié en 1902... La suite appartient aux quelques historiens ayant pu passer, sans la saluer, devant une épave insolite que le destin a tenue éloignée des eaux de l'Inguimbertaine sillonnées par trois générations de savants peiresciens.

L'odyssée ainsi reconstruite de nos quatre discours torpillés ne remonte malheureusement pas au-delà des années 1670 et nous laisse sur notre faim en ce qui concerne le torpillage initial consécutif à la mort de Peiresc en 1637. Il n'est pas trop tard pour espérer que de nouvelles découvertes aideront à lever le voile un peu plus haut. Il reste tant à lire dans la Correspondance. Sur les traces du professeur Lebègue et de M^{lle} Agnès Bresson, Anne Reinbold ne vient-elle pas de nous livrer en mai 1983, par les éditions du C.N.R.S., une lettre à Rambervillers du 14 août 1620 d'où nous extrayons ce lambeau de phrase : « Quant à l'histoire, c'est l'une de mes plus grandes curiosités ». A verser au dossier de Peiresc historien ouvert par Michel Feuillas dans nos « Fioretti du quadricentenaire ». En l'état actuel du procès il est permis de penser que l'indifférence philosophique des héritiers spirituels de Peiresc pour un art réputé mineur, surtout sous forme d'abrégé, autant que l'ingratitude de ses héritiers

naturels, leur sottise, leur crainte de se compromettre, leur appétit de lucre auront été la cause première d'une « dissipation » qui fut, selon le commentaire de Charles d'Hozier « une perte grande pour la Provence ». N'est-il pas grand temps de la réparer ?

*
**

L'Abrégé de l'histoire de Provence, avec les erreurs, les omissions, les naïvetés mêmes qu'on peut y relever – mais qui osera jeter la première pierre ? – répond à un projet historiographique précis soutenu par deux idées maîtresses :

– d'abord, comme il est dit au début de l'ouvrage, « désabuser le monde des erreurs de Nostradamus » dont le « monstre informe », paru en 1614, porte atteinte, notamment « en pais estrangier » à la gloire immortelle de la vraie noblesse de Provence. Cette idée force aura mûri de 1614 à 1629, date présumée d'une préface dont cette phrase d'ouverture ne risque plus de désespérer un vieillard vénérable qui aura été jusqu'à sa mort (en 1629) un fervent admirateur de Peiresc.

– prouver ensuite à tous les gens d'esprit, et en français comme il se doit, que la nation provençale, un moment unie à la France sous les rois de la première race, puis librement réunie à elle après six siècles d'indépendance « comme le principal à un autre principal », possède de toute antiquité une histoire qui lui est propre et dont l'honneur revient à ses propres enfants. Cette assertion n'avait rien pour plaire, après le soulèvement de 1629, au redoutable cardinal sous le règne duquel elle aurait dû être rendue publique. En fallait-il davantage pour que le manuscrit fût mis sous le boisseau ?

La réplique à Nostradamus se déploie dans le sixième et dernier livre. Celui-ci couvre à lui seul le tiers de l'Abrégé. Correspondant à la période française allant de 1481 à 1610, il s'attarde sur la geste largement autonome de la noblesse provençale pendant les guerres étrangères et civiles dans lesquelles elle fut entraînée. Ses sources déclarées sont nombreuses : de Thou, Lesdiguières, la Valette, Carcès, d'Auraison, de Besaudun, de Soliers, de Sénas, de Laurens, de Cormis, de Fabrègues, tous cités dans la préface. Et son ton reste fidèle à la résolution, proclamée dans la même préface, « de demeurer éloigné de toute préoccupation et même de partialité pour la religion et pour la patrie, n'ayant mis la main à la plume que pour manifester la vérité ».

La seconde idée-force qu'on pourrait appeler « défense et illustration de l'histoire de la Provence » est l'argument directeur des cinq premiers livres à commencer par celui dit de Galfredus « qui florissoit sous les Bosons », une fabuleuse épopée des Ligures sur laquelle Peiresc refuse de s'engager mais qu'il n'a pas voulu laisser se perdre. Les quatre livres suivants, entièrement composés par Peiresc, même s'il s'est servi comme il le dit lui-même de Denys Faucher, traduisent une façon de rassembler, de

trier, d'associer, de présenter les faits, propre à intéresser ceux qui recherchent et voient dans l'historiographie une projection de l'histoire des mentalités et des sensibilités. Le regard de Peiresc se penchant sur le passé, même mythique, de son pays natal avec « un patriotisme résigné qui se complait dans l'évocation des fastes provençaux » ainsi que l'a écrit M. Emmanuelli, porte en soi beaucoup plus que ce qu'il contemple et dont nous percevons mieux que lui les détails.

Il nous offre le dernier reflet – et dans quel miroir – d'une époque charnière au terme de laquelle, en nous inspirant du titre de la communication de M. Agulhon, le poids du présent n'a pas encore neutralisé dans la mémoire collective des Provençaux de bonne souche le poids du passé ni surtout celui du passé antérieur. Un passé antérieur à 1480, intégralement méridional, foncièrement, linguistiquement, féodalement distinct pendant six siècles de celui des gens du Nord, et qui, vu de nos observatoires actuels à travers nos téléobjectifs, s'est écrasé et déformé jusque dans les perspectives de nos plus éminents historiens. N'a-t-on pas pu lire récemment dans un livre très remarquable sur la guerre de Cent ans qu'en 1340 « les Français trouvaient *chez eux* l'essentiel de leurs matières premières, la laine de Normandie, celle du Languedoc et *celle de Provence* suffisant aux tissages locaux » ?

Peiresc est là pour nous rappeler qu'en 1340, sous leur comte-roi Robert le Sage, petit-fils de Béatrice de Provence, les gens de ce pays n'étaient pas plus français que catalans ou italiens ; que si ce souverain d'une immense sagesse, le roi des rois selon Pétrarque, devait sa couronne de Naples au Saint-Siège, il tenait le comté de ses propres aïeux et n'avait de comptes à rendre qu'à ses propres sujets ; que sa petite-fille la reine Jeanne ayant choisi pour successeur le frère du roi de France de préférence à son propre neveu Charles de Duras, celui-ci avait de bonnes raisons pour faire étrangler sa tante en 1382, puis pour essayer de chasser de Provence « l'injuste envaseur » Louis d'Anjou ; que cinquante ans plus tard ni la prise d'Orléans ni le bûcher de Jeanne d'Arc n'ont fait battre plus fort le cœur des Provençaux et que si l'on remonte aux véritables sources leurs glorieux ancêtres ont été les Ligures plus que des Gaulois ou des Francs.

Ce parti pris de fidélité à un grand passé si lointain mais encore si proche, s'est exprimé par plusieurs cris du cœur dans les premiers livres de l'*Abrégé*. Il s'affiche et triomphe dans deux textes d'accompagnement : le *Discours historique de la noblesse de Provence* et les *Eloges des princes du sang et des grands personnages de Provence*, un *De viris illustribus* réunissant sur un même podium, parmi plus de cent autres, le patrice Mummulus, vainqueur vers 570 des Saxons et des Lombards, qu'une judicieuse rectification d'écriture fera naître à Aix-en-Provence plutôt qu'à Auxerre, Jammes de Vintimille « sicilien de naissance mais provençal d'extraction » qui si bien servit Alphonse d'Aragon contre les Turcs, et le baron de La Garde Escalin Ademar alias capitaine Paulin, général des galères, qui un quart de siècle

après avoir étrillé les Vaudois en 1545, prit en 1570 « aux mers de La Rochelle la grande carraque de ceste ville-là ».

Un dernier texte, fort instructif, est celui que Peiresc a intitulé : *Jugement et censure de ceux qui ont écrit l'histoire de la Provence*. Ces deux pages du manuscrit nous apportent la liste critique des authentiques pionniers de l'historiographie provençale ayant composé leur œuvre dans le courant du seizième siècle, donc pour certains d'entre eux près de cent ans avant Peiresc et plus d'un siècle avant Bouche. La liste compte sept noms qu'on peut répartir en trois classes :

– Raymond de Soliers et Antoine Rozel dont les écrits nous dit Peiresc, auraient mérité « de voir le jour ».

– Antoine Arène, Clapiers de Vauvenargues, Jean et César Nostradamus, frère et fils de Michel, ont eu leurs œuvres publiées. Seul Jean Nostradamus, auteur d'une *Vie des poètes provençaux* riche en évocations historiques est qualifié de « diligent, exact et fidelle ». Antoine Arène « ne mérite pas grand louange » pour son récit macaronique publié en 1536¹. Clapiers, bien que « noble et très docte jurisconsulte » a composé un mince *Discours des comtes de Provence* « défectueux et erroné ». César Nostradamus a lamentablement utilisé les précieux mémoires hérités de son seul oncle Jean. Il subit un éreintement en règle.

– Seul émerge du lot dom Denis Faucher, moine de Lérins. Voilà ce que Peiresc dit de ce personnage de mieux en mieux connu, grâce notamment à la thèse récente de Marc Venard, qui vécut de 1493 à 1562 et de ses *Annales* manuscrites rédigées en latin sous le titre *annales Provinciae* : « Cest autheur estoit natif d'Arles, d'une famille qui possède à présent la lieutenance particulière. Bon orateur, bon poète, bon théologien, excellent historien, libre, judicieux, éclairé, pénétrant, exact, diligent, fidelle. Il a écrit beaucoup de choses obmises par les historiens italiens et françois qu'il a tirées de nos anciens historiens et trobadours et des manuscrits de Lérins. Denis Faucher mérite d'estre leu et d'estre comparé aux plus grands historiens. »

Les *Annales Provinciae*, dédiées au comte de Tende, gouverneur de Provence, sont descendues jusqu'à nous sous la forme d'au moins trois copies manuscrites conservées à Carpentras, à Aix et à Paris. S'ouvrant sur un bref résumé du texte galfrédien elles vont des origines à 1538. Peiresc reconnaît, dans sa propre préface, qu'il a abondamment puisé dans cette source. On peut lui faire confiance quant à sa pureté. Et surtout quant à son

1. Nous apprenons au moment de mettre sous presse que l'œuvre d'Antonius Arena comprenant, entre bien d'autres perles, le poème burlesque consacré à la *Meygra Entrepriza Catholiqui Imperatoris... Anno Domini 1536... per Provensam...* vient d'être publiée et commentée sous le titre *Macaronee Provenzali* par M^{mes} Fausta Garavini et Lucia Lazzarini, professeurs respectivement de Littérature française et de Philologie romane à l'Université de Florence.

authenticité, mise en doute par certains sous prétexte que ce titre est absent de la liste des œuvres de Denis Faucher recensées par Barral en 1613 dans sa *Chronologia* de Lérins. Cette omission pourrait avoir la même explication que celle expressément donnée pour l'*Histoire de Charles de Sicile* de Bernard Aiglier.

Ce titre et ce nom sont les premiers d'une liste couvrant le folio 410 du registre 32605 : celle de huit manuscrits autographes que Peiresc déclare avoir reçus des moines de Lérins en reconnaissance d'un service rendu. Il a pris soin de préciser dans sa propre transcription du texte de Bernard Aiglier, que Barral n'a pu connaître son existence : « il en aurait parlé s'il m'avait consulté ». Cela permet de situer le transfert avant 1613, et selon nous vers 1607 pour des raisons de circonstances. Il est vraisemblable que Peiresc reçut en même temps, pour le même motif, les *Annales Provinciae* de Denis Faucher et le mystérieux manuscrit Galfredien auquel il attribue dans sa préface la même origine en utilisant la même formule : « j'ai voulu faire paraître l'histoire de Galfredus qui vivoit sans les Bosons il y a environ 750 ans pour mettre au jour et publier un manuscrit cogneu de peu de gens qui estoit conservé dans les archives de l'abbaye de Lérins et qui m'a été remis par les bons religieux de ce monastère en reconnaissance d'un petit service que je leur ai rendu ». Une telle collecte de documents intéressant au premier chef l'histoire ancienne de la Provence paraît révélatrice de la naissance d'un projet dont la conception aurait donc précédé le second départ de Peiresc pour Paris où ses fonctions absorbantes et délicates auprès du chancelier Du Vair ne lui auraient pas permis, pendant sept ans, d'y donner suite.

A propos de Galfredus, Peiresc a cru bon de préciser : « je ne suis pas garant de cet auteur » et nous nous garderons bien quant à nous de donner au mystérieux aède des Ligures une place, une date, ou un rang, dans l'historiographie de la Provence. Par contre les auteurs et les titres des manuscrits figurant sur la liste consignée au folio 410 nous invitent à faire, par dessus les têtes de Peiresc et de Denis Faucher, un bond en arrière, de quatre siècles cette fois, en amont d'Honoré Bouche.

Les trois premiers noms sont en effet ceux du 60^e, du 70^e et du 77^e abbé de Lérins.

– Bernard Aiglier, abbé de Lérins de 1256 à 1263, puis de Mont-Cassin jusqu'en 1282 aurait écrit en latin une *Histoire de la vie de Charles de Sicile* dont le registre 32605 nous offre une copie.

– Jean de Tournefort, abbé de Lérins de 1365 à 1399, qui termina évêque de Nice, aurait écrit une *Histoire de son temps contenant les guerres de Louis I^{er}, l'Union d'Aix et la sécession de Nice* dont nous n'avons pas trouvé trace.

– Geoffroi de Montchoisi, 77^e abbé, fut ambassadeur du comte souverain de Provence au concile de Bâle ; il aurait écrit l'*Histoire des guerres de Louis II et Louis III*, père et frère du roi René.

Ces trois prélats de haute distinction et témoins de premier rang pourraient constituer, si ces ouvrages sont retrouvés ou confirmés, la vague de tête et de crête de l'historiographie provençale. On notera que Bernard d'Aiglier, mort cardinal en 1282, écrivit forcément l'histoire de Charles I^{er} d'Anjou, comte de Provence et roi de Sicile (mort en 1285), plus de 20 ans avant que Joinville ait rendu le même service à titre posthume (de 1305 à 1309) au frère aîné de celui-ci et défunt roi de France Saint Louis (mort en 1270).

Les autres auteurs et ouvrages de la liste offrent moins d'intérêt sauf peut être Hilarion Martin, moine de Saint-Victor et sa *Geste de Jean de Calabre*.

Arrêtons-nous sur la noble figure de ce vaillant fils du roi René auquel Peiresc a décerné le plus vibrant hommage : « libéral, clément, bon, patron des bons princes, ornement de la milice, orné de toutes vertus royales, glorieusement mort dans le cours de ses victoires ».

Si seulement Jean de Calabre n'était pas allé sottement périr pour (et se faire enterrer à) Barcelone en 1470 ou si son dernier fils Nicolas de Lorraine avait survécu à son propre grand-père, l'histoire de Provence ne se serait peut-être pas si tôt et si profondément noyée dans les eaux de l'histoire de France, sous la haute autorité d'écrivains légitimement plus soucieux d'être honorés par l'Académie française que par ses petites cousines d'Arles, de Marseille ou d'Aix, de Vaucluse ou du Var.

Jacques FERRIER.